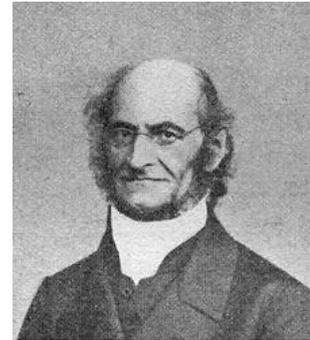


OLIVIER, HENRI (1799-1864)

OLIVIER, Henri, pasteur dissident évangélique (1822-1839) en Suisse et au Québec, pasteur méthodiste (1839-1840), pasteur darbyste modéré (1841-1855 peut-être). Il est né à Lausanne (Vaud) en 1799 et décédé dans cette même ville le 6 décembre 1864. Il avait épousé vers 1820 Jeanne-Suzanne dite Jenny Exchaquet.



Notre biographie est faite d'un point de vue canadien et le passage des Olivier au Bas-Canada en 1834-1836 nous amène à en dire davantage sur cette courte période. À distance, les sources nous manquent et nous devons souvent nous contenter d'approximations.

Henri Olivier, né à Lausanne (canton de Vaud) en 1799, était fils de pasteur. Il avait un frère aîné François-Louis-Hercule (1795-1888), et peut-être un autre du nom d'Édouard (à moins que ce soit un frère symbolique ici). Henri avait dû épouser vers 1820 une Jeanne-Suzanne (Jenny) Exchaquet née le 15 septembre 1799 et qui avait donc son âge. Ses neveux, probablement les enfants de son frère François, portent les noms de Marie et d'Auguste. Seule une lettre de Jenny à des parents en Suisse nous permet de démêler un peu l'écheveau familial. En 1835, Marie est adolescente, assez vieille pour avoir la responsabilité d'une fillette Elisa (à moins que ce soit la propre fille de Jenny qu'on lui ait ainsi confiée) mais le frère d'Élisa est nettement plus jeune qu'elle. Les Olivier ont eu des enfants, mais nous n'avons pu en déterminer ni le nombre ni l'âge. Jenny parle aussi de l'oncle de ses enfants, un certain Louis (peut-être de son côté à elle) qui a quatorze ans de plus (ou de moins) qu'elle. Auguste va aller dans une pension ou une maison privé, une personne devenant son tuteur à ce moment-là. Même à distance les Olivier suivront de près l'évolution de la famille.

Sa formation et sa dissidence (1819-1834)

Son frère François avait fait des études à l'Académie de Lausanne¹ et avait été ordonné en 1820 vraisemblablement. Son histoire recoupe pendant des années celle de son frère Henri qui a suivi ses traces. Ils sont mêlés à quantité d'actions liées à la mise en place des Églises dissidentes dans le canton de Vaud. On doit comprendre qu'Henri a fait, à partir de 1819, quatre années d'études universitaires, deux en matières profanes et deux en théologie comme c'était l'habitude. Il a donc la formation nécessaire pour être ministre du culte. Il est cependant mal vu dans l'Église nationale parce qu'il a soutenu l'installation de Jean-David-Alexandre Chavannes comme pasteur, lequel avait critiqué la Compagnie des pasteurs et était à la tête d'une communauté dissidente. On avait suspendu Henri en 1822 et l'avait sanctionné en 1823. On l'assimilait déjà à un dissident. Pour ne pas arranger les choses, son frère

¹ Cette académie avait été dès le XVI^e siècle la première faculté de théologie protestante de langue française.

François a quitté l'Église nationale (possiblement en 1823) en compagnie de deux autres proposants (étudiants en vue du pastorat), dont Henri Juvet².

Henri Olivier désire se faire ordonner mais l'Académie s'y objecte. La compagnie des pasteurs considère qu'un dissident³ est sectaire dès qu'il ne fréquente plus l'Église nationale et elle refuse de le consacrer. Le 20 mai 1823, il est exclu des épreuves pour le saint ministère (p. 277). L'académie des pasteurs est inflexible malgré les protestations de son père, pasteur à Cossonay. C'est pourquoi il se rendra en Écosse (probablement en 1823 toujours) et sera reçu pasteur à Edimbourg; le passage dans cette ville lui ayant permis de créer des liens avec Robert Haldane qui mettait sa fortune au service de l'évangélisation en Europe et ailleurs. Haldane avait contribué au renouveau biblique genevois à partir de 1817.

C'est dans ce contexte que le 15 septembre 1824, Henri Olivier tient une réunion de lecture biblique et de prières au domicile de François à Lausanne. Des gens font du bruit pour marquer cette transgression et appellent la police. Un premier procès le 12 octobre parle de 18 mois de bannissement hors du Canton et de 50 francs d'amende, puis après appel le 23 août 1825, de six mois de bannissement hors du Canton et du paiement des frais. Entre-temps, il avait trouvé refuge à Paris dans l'Institut que Robert Haldane y avait ouvert cette même année 1824 afin de former des évangélistes. Son frère François en gardera la direction pendant les huit ans de son existence puisqu'il la fermera en 1832, faute d'élèves. Cet institut accueillait volontiers les pasteurs et les étudiants vaudois qui fuyaient les persécutions de l'Église protestante officielle. Son frère Henri le seconda à ce moment-là (1824-1825) et fit ensuite quelques voyages (1825-1826).

En 1826, Henri est de retour à Lausanne et aide le pasteur Fivaz dans une église dissidente. Celui-ci avait été condamné à un exil de deux ans pour avoir assisté à une réunion prohibée avant 1824. En appel, la cour de cassation de Lausanne renversa la sentence et Fivaz devint pasteur de l'Église dissidente de Lausanne en 1824. Ce même pasteur est ami de M. Odin (alors directeur de la police) et de son épouse, Henriette Feller. Henri Olivier les connaît donc bien car sa propre épouse Jeanne-Suzanne Exchaquet⁴ est devenue l'amie intime d'Henriette. Cette amitié permet au pasteur et à sa communauté qu'il a divisée en cinq pour

² Leur geste fut bientôt imité par Auguste Rochat, un jeune ministre dont la renommée dépassait déjà le cercle étroit du Réveil (décès 1873 ou 78). C'était la première fois qu'un ecclésiastique consacré partait de son propre gré. Pourtant le gouvernement (civil) appuyait la Compagnie des pasteurs et jugeait que se séparer de la religion d'État constituait une entrave à l'ordre public. Ce même gouvernement interdit par la loi du 20 mai 1824 la tenue de réunions, d'assemblées de dissidents, même si elles se passaient dans des maisons privées. Ceux qui les présideront ou les conduiront, les soutiendront ou y assisteront deviendront susceptibles de sanctions. Les contrevenants seront mis à l'amende ou gardés sous surveillance, astreints de demeurer dans un lieu déterminé, emprisonnés ou bannis temporairement ou définitivement. François Olivier réclama de l'Église nationale plus de souplesse car elle était en contradiction à son avis avec l'attitude des premiers réformateurs qui réclamaient la liberté de conscience comme un droit naturel contre la tyrannie. Des ministres français demanderont la même chose et, cinq ans plus tard, la pétition à ce sujet dépassera les cent noms. (cf *L'Ami de la religion et du roi*, publié par Le Clere en 1829, *Journal ecclésiastique politique et littéraire*, t. 62, Paris, Librairie Ecclésiastique? d'Adrien Le Clere & Cie, 1830, p. 424.

³ Ouvertement appelé « mômier ». Le terme est péjoratif et suppose que leur piété intense et leur engagement religieux sont artificiels ou exagérés.

⁴ Nous n'avons pu trouver à quel moment Henri Olivier et Jeanne-Suzanne (surnommée Jenny) Exchaquet se sont épousés, vraisemblablement au début des années 1820.

mieux échapper aux interventions policières (étant prévenu à l'avance!). Malheureusement Henriette Feller devint veuve à l'automne 1826 pour ce que nous avons pu en savoir.

L'année de son retour (1826), Henri participa à la création de la Société des missions évangéliques de Lausanne dont il devint le secrétaire (et le pasteur Samuel Thomas, le directeur). Le but de cette société était de « répandre la connaissance de l'Évangile chez les peuples non chrétiens ». La plupart de ses membres appartenaient aux communautés du Réveil, mais pas tous.

En 1827, Henri Olivier fut partie prenante du projet de créer une nouvelle version du Nouveau Testament qu'on appellera « de Lausanne » visant à une traduction qu'on dirait plus « littérale » à partir du texte grec. Des rédacteurs de la *Feuille religieuse du canton de Vaud* et vingt-deux pasteurs appuient l'initiative (dont Olivier, père, pasteur à Cossonay et les pasteurs dissidents de Genève : Émile Guers et Henri Empétez. Le pasteur bien connu Louis Gaussen et le jeune Henri Olivier sont chargés d'établir les contacts avec Robert Haldane. Après de bons échanges au début, l'évolution du dossier fera que Haldane ne leur accordera pas le soutien escompté et les éditeurs devront se débrouiller par eux-mêmes. Par ailleurs, cinq pasteurs dissidents (Burnier, H. Olivier, Javet, Dapples, soutenus plus tard par les pasteurs Fr. Olivier, Fivaz, Chavannes) mirent sur pied en 1827 la Société pour la distribution des livres religieux dans le canton de Vaud afin d'échapper partiellement au quasi monopole de la distribution des livres et traités religieux par les Britanniques. Cette même année, Henri joue le rôle d'avocat dans la défense des prévenus accusés d'avoir tenu une réunion à Ollon. Ils gagnèrent l'appel (1^{er} mai 1827).

Les collaborateurs et traducteurs se réunissent le 13 février 1828 pour établir le projet et se distribuer les tâches. Le pasteur S. Thomas en assura la coordination. À l'assemblée générale du 3 juillet suivant, on choisit Henri Olivier comme coordonnateur puisqu'il n'avait pas par ailleurs de poste pastoral assuré et avait été mêlé à cette réédition depuis le début. Mais cette traduction et révision qu'on pensait mener à bien en un an en a pris en réalité six! Comme Henri ne peut l'assumer l'année suivante, c'est finalement le pasteur S. Thomas qui prendra la relève et mènera à bien l'édition du Nouveau Testament jusqu'en 1835.

Les 6-7 novembre 1828, Henri tient chez lui un synode (réunion des pasteurs évangéliques). On lui fera un procès pour réunion illégale; la populace s'en mêle, on invente aux accusés des lettres où on dit que Henri montrera sur la place du marché le 18 avril 1829 la divinité de sa mission par des miracles, on fait dire d'autres insanités à son collaborateur le pasteur Fivaz. Dans la même veine, le soutien que Fivaz et lui ainsi que quatre autres pasteurs avaient accordé au pasteur Lenoir se retournera contre eux. Henri sera finalement banni pour un an de Lausanne et condamnés à payer les frais.

Pourtant il a encore le temps de participer le 1^{er} décembre 1829, à la création d'un Institut afin de former en quatre ans les missionnaires nécessaires pour atteindre l'objectif de la Société missionnaire. Pourtant, ses débuts furent difficiles car personne, ni à la Société ni à la tête de l'Institut, ne disposait des connaissances nécessaires à cette préparation. Également

engagé dans cette institution, Henri Olivier leur proposa de s'installer dans un ancien logement lui ayant appartenu⁵.

Banni, Olivier ne va pas à Paris cette fois mais devient colporteur dans le sud de la France pour la Edinburg Biblical Society. Il ne revient à Lausanne qu'en mars 1831 et il travaille quelques mois avec le pasteur Fivaz comme suffragant puis le remplace au moment de son départ pour le pastorat du Havre en France. Henri Olivier s'occupe de l'église dissidente. À partir de là, les procès ayant fait évoluer l'opinion publique, la persécution s'affaiblit graduellement. Il demande alors à son frère François de quitter Paris pour se joindre à lui (vraisemblablement à la fermeture de l'Institut Haldane). C'est à ce moment qu'Henriette Feller devient officiellement diaconesse dans cette paroisse lausannoise. En fait, elle remplissait déjà les devoirs de cette fonction sans en avoir le titre. M^{me} Olivier se joignit à M^{me} Feller pour établir une école du dimanche. Le pasteur avait une classe biblique pour les jeunes hommes de la congrégation et M^{me} Feller ajouta une classe semblable pour les jeunes femmes qu'elle essaya d'intéresser également au travail missionnaire en pays étranger.

Missionnaire au Canada (1834-1836)

En juin 1834, Henri Olivier donna sa démission et avertit la communauté qu'il partait en mission pour le Canada. Ses motifs ne sont pas connus, mais on peut deviner qu'il veut étendre le champ missionnaire et, peut-être, à la suite de son expérience dans le midi, tenter quelque chose parmi les Canadiens français, mission étrangère différente du travail auprès des Autochtones (selon le but de la Société des missions de Lausanne).

Le 13 août, peu avant le départ des trois missionnaires : adieux dans une réunion de prières où vinrent des membres de Lausanne et du canton voisin. Compte tenu de l'expérience malheureusement d'Isaac Cloux (qui n'avait pas persévéré dans sa mission) et des demandes de certains pasteurs montréalais, le projet comportait encore une part d'incertitude. L'objectif pour Daniel GAVIN (originaire de Brenles) et Samuel DENTAN (originaire de Lutry) demeurait l'évangélisation des Autochtones, mais Olivier à qui on avait confié la tâche de superviser ses compagnons, avait envisagé probablement de rester sur place. Il semble en avoir discuté avant même de partir car la demande pour l'évangélisation au Bas-Canada n'apparaît pas nouvelle, même si la Société tient à garder son objectif de travail auprès des Amérindiens.

Henri Olivier et son épouse Jenny se rendirent à Paris avec leur domestique Madeleine. Le 21 août 1834, ils quittèrent la capitale en compagnie des missionnaires Gavin et Dentan pour Le Havre où ils s'embarquèrent le 26 sur le *Philétus*. Dans la *Feuille religieuse du canton de Vaud*, du 14 septembre 1834, on signale leur départ. La traversée durera 53 jours⁶. Ils demeurèrent une semaine à New York puis remontèrent l'Hudson le 25 dans un navire à

⁵ Voir, *Petite histoire*, p 243. L'Institut déménagera plus tard au centre-ville de Lausanne. Le projet était peut-être trop ambitieux et aucun des neuf élèves qui fréquenta cette école ne termina ses études. Mais Cloux, Dentan, Gavin et Roussy vinrent au Canada. Même avec leur formation partielle, ils ont contribué à la mise en place du protestantisme francophone au pays. (cf Raguy, *op. cit.*, p. 115-116). L'école ferma ses portes le 28 avril 1834.

⁶ Une lettre du 4 novembre 1834 nous donne les détails de la traversée. Par mesure d'économie (importante, 1000 F), ils font le voyage sur un navire marchand qui prend six jours de plus pour la traversée. Ils arrivent à New York après un voyage parfois difficile, Olivier a eu le mal de mer pendant deux semaines, son épouse pendant quelques jours.

vapeur; le matin du 29, ils étaient à Saint-Jean; après six heures de diligence, ils pouvaient traverser le Saint-Laurent et se trouver à Montréal à 3 h de l'après-midi. Ils logent d'abord à l'hôtel puis chez le pasteur Perkins (de l'American Presbyterian Church) avant de se chercher un logement autonome qu'ils trouveront dans le faubourg Québec (à l'est de la ville à l'extérieur du Vieux-Montréal).

Leurs premières impressions sont que les hommes sont partout les mêmes. Si l'Amérique est en avance pour la liberté des institutions, l'esclavage y crée un malaise. C'est une autre dépendance qu'on vit au Québec où la population est dominée par le clergé qui l'entoure « d'un triple filet ». Le peuple, dit M^{me} Olivier, « est d'une grossièreté, d'une hardiesse, d'une ignorance des plus repoussantes. L'usage des liqueurs abrutit encore beaucoup plus que notre vin⁷. »

Finalement, Olivier et son épouse décidèrent de rester à Montréal alors que Gavin et Dentan partiront pour les missions du Haut-Mississippi en avril 1835. Les Olivier résilient leur entente avec la Société de Lausanne, la dédommagent pour les frais encourus. Cette décision les laisse temporairement sans ressources et M. Olivier essaie de combler ce qui lui manque en donnant des leçons privées et en gardant des pensionnaires anglais. Mais ils demeurent des missionnaires et fournissent comme précédemment des comptes rendus détaillés de leurs activités qui paraissent dans la *Feuille religieuse* ou ailleurs.

Olivier ouvre une école dans une église méthodiste et il apprend à quelques enfants à lire et à écrire en même temps qu'il leur donne un enseignement religieux. Les résultats sont plutôt décevants. Madame Olivier enseigne aux jeunes filles. Son mari, en butte à l'hostilité du clergé montréalais, maintient à grand peine sa classe. On pensait que des prédications en français attireraient le public⁸. Il constate que souvent, des personnes qui semblaient écouter la Parole avec plaisir finissent par s'en désintéresser. Il multiplie ses prédications à Montréal, mais occasionnellement il va à Berthierville (à 80 km), Saint-Jean (à 40 km), et La Prairie (à 20 km) et réussit à convertir trois personnes en un an de travail. Il amène aussi au protestantisme sept ou huit Irlandais catholiques (anglophones) selon Narcisse Cyr et leur rattachement aux églises baptistes ou méthodistes a provoqué une émeute chez certains Irlandais catholiques qui attaquèrent l'église baptiste où une jeune femme devait être baptisée. Par ailleurs, Olivier imagine un surprenant projet de ferme-école à La Prairie, mais il s'agit d'un rêve trop ambitieux pour ces débuts. Sa base est restée à Montréal, même si ses prédications occasionnelles l'en éloignèrent.

Les lettres de son épouse sont aussi remplies de réflexions spirituelles. Comme on le verra plus loin, les Olivier sont sensibles à l'approche méthodiste, mais ce sont les baptistes qui les rejoignent davantage à ce moment-là. C'est le pasteur John Guilmour qui les baptisera par

⁷ P. 59 de la lettre parue dans la *Feuille religieuse du Canon de Vaud*, no 3 1835 du 18 janvier 40-42 et du 25 janvier, p. 56-59. Datée de Montréal 4 novembre 1834.

⁸ « On pense qu'il y aura beaucoup d'auditeurs vu la rareté de la chose : ici on n'a jamais vu auparavant un pasteur protestant français » (Mme Olivier dans une lettre). Naïveté, information incomplète? Il y avait quand même eu au lendemain de la Conquête un pasteur francophone à Montréal et une paroisse bilingue pendant trente ans, puis le pasteur méthodiste Jean de Putron (1815-1825). À moins que ce pasteur ait laissé une impression nulle ou se soit au mieux occupé lui aussi d'une paroisse bilingue...

immersion à Montréal les rattachant à la dénomination. Comme plus tard le fera Henriette Feller. La correspondance incessante que le pasteur Olivier et son épouse entretiennent avec leurs amis de Lausanne stimule l'intérêt des Suisses pour l'évangélisation des Canadiens français. Ses nombreuses lettres sont souvent en partie retranscrites dans les rapports de la Société des Missions Évangéliques ou publiées dans la *Feuille Religieuse du canton de Vaud*.

Les lettres de Madame Olivier l'encouragent et l'exhortent à se consacrer à un travail missionnaire en se joignant à elle. Elles font grande impression sur M^{me} Feller qui avait déjà à coeur la cause missionnaire et avait envisagé, avant même cette demande, de se consacrer à cette oeuvre. Malgré l'opposition de sa famille et particulièrement de son père, rien ne la fit changer d'avis et elle partit pour le Canada en août 1835. Elle était accompagnée de Louis Roussy, également de sa paroisse à Lausanne et étudiant qui avait fait quelques années d'études à l'Institut missionnaire. Il était célibataire et prêt à se lancer dans ce nouveau champ de mission.

Les Olivier ont trouvé le climat canadien particulièrement pénible en hiver et leur expérience de lutte contre le catholicisme fort peu fructueuse. Au printemps 1836, ils regagnent la Suisse, sans doute rassurés que d'autres aient pris la relève⁹.

La dernière partie de sa vie (1836-1864)

Bien que nous n'en connaissions que quelques bribes, le reste de la carrière d'Henri Olivier demeure aussi engagé. En 1836, il retourne à Lausanne où son frère François est pasteur d'une des églises dissidentes, l'église Saint-Pierre. Il prêche souvent dans la ville et dans les environs et semble répondre aux attentes des dissidents. C'est son frère qui y prendra sa succession, mais nous ne savons pas quand exactement.

Le changement clé pour l'orientation d'Henri se produit en 1839. Avant son passage à Montréal, il défendait comme les gens du Réveil, un calvinisme orthodoxe et une lecture biblique assez littérale. Sans quitter ces positions sur l'essentiel, à Montréal, il a rejoint le baptême. Son épouse et sa domestique se sont faites baptiser par immersion peu après lui. Or, voici que quatre ans plus tard, c'est le méthodisme qui l'atteint. Doctrine de la perfection chrétienne et du salut, le méthodisme n'est alors qu'un mouvement religieux¹⁰ bien qu'il ait tous les éléments pour devenir une Église constituée. L'approche comme mouvement permet de pénétrer plus facilement les églises puisque les membres peuvent continuer à faire partie de leur communauté.

Charles Cook a fait connaître le méthodisme en Suisse. Plusieurs pasteurs de cette nationalité s'en feront les porte-parole. Entre 1840-1842, par le contact avec certains des membres de la congrégation, le méthodisme touche l'épouse du pasteur qui en devient une

⁹ Contrairement aux Olivier, Feller et Roussy qui persévèrent. Cependant, dans leur première année, ils ont dû abandonner trois écoles que le clergé catholique avait dénoncées. Le colportage était devenu de plus en plus difficile à Montréal : on leur fermait la porte des maisons et on les brutalisait parfois. Leur expérience de la ville

¹⁰ Il s'agit d'une société destinée à réveiller et à réanimer le sentiment religieux par la confession mutuelle des membres et leurs relations familiales; on combine ainsi les expériences religieuses de chacun et l'enthousiasme contagieux du réveil. Pour fuir le mal et pratiquer toute espèce de bien, les méthodistes se regroupent en communauté de 15-20 personnes sous la direction d'un conducteur laïc et se rencontrent une fois par semaine, prière, avec explication de ses chutes et de ses progrès durant la semaine.

militante convaincue. Henri Olivier au cours de l'année 1839 est nettement réticent, mais de nombreux contacts avec diverses personnes finissent par le gagner au méthodisme à son tour. Il le proclama en chaire à la fin de l'année et un tel changement a bien des répercussions. Une partie de ses fidèles, dont de nombreuses femmes semble-t-il, le suivirent, emportées par cette doctrine de la perfection et de l'engagement.

Pourtant, malgré ce bouleversement, Henri ne restera pas longtemps méthodiste. Un autre mouvement était présent à Lausanne, c'était celui de Nelson Darby. En moins de cinq ans, il aura attiré à lui l'essentiel des dissidents de l'endroit. Quand il s'installa dans la ville en mars 1840, Darby fut chaleureusement accueilli par François Olivier. Ce dernier l'avait connu à Genève en 1837 et c'est le moyen qu'il avait trouvé pour combattre le méthodiste dont il ne partageait pas la théologie. Il y avait donc alors désaccord entre les deux frères. De son côté, Darby écrivit à ce moment-là un traité contre l'approche méthodiste qui ramena Henri Olivier à ses croyances calvinistes strictes antérieures dès le printemps 1841. Par ses réflexions sur les temps des apôtres, Darby avait bien compris l'union des frères et la liberté du ministère chez les premiers chrétiens. Pour lui, la structure en Église avait miné cette approche fraternelle et toute Église était une forme de compromis; il fallait plutôt retourner à la communauté de base, vivre sa vie religieuse en dehors de l'institution ecclésiastique et indépendamment d'elle, un peu comme les moines ou les ascètes¹¹. Cette approche quelque peu sectaire rejoignit un grand nombre de dissidents au point que Lausanne devint presque entièrement darbyste (hors de l'Église officielle) et Henri intégra le mouvement et rejoignit son frère dans ses croyances¹².

L'adhésion au Darbyisme étroit ne va pas de soi pour plusieurs pasteurs et il y a échange de textes publics entre un Alexandre Rochat qui présente le point de vue des dissidents lesquels jugent que Darby confond l'unité spirituelle de l'Église avec son aspect sociétair. Pour en avoir le cœur net, on convoque chez François Olivier plusieurs pasteurs le 6 septembre 1842 dont évidemment Henri, Auguste Rochat, Marc Fivaz et même des pasteurs de Genève afin de voir « si les vues publiées sur l'apostasie et l'économie actuelle étaient conformes aux Saintes Écritures ». Darby refuse d'y venir puis y vient à contrecœur et refuse tout dialogue se montrant hautain, intraitable et tranchant, refroidissant l'ardeur de ses sympathisants, qui adopteront une voie modérée par la suite.

Ainsi, François Olivier refait des cultes et se dit favorable au ministère de la prédication. En 1843, dans son *Essai sur le royaume de Dieu*, il s'oppose au méthodisme et valorise le darbyisme, il n'est plus nécessaire d'avoir un clergé ou des charges hiérarchiques, c'est la mise en évidence du sacerdoce universel. Mais il marque bien la différence avec le monde (politique, scientifique, industriel, artistique) où le Christ n'a rien à voir, se séparant d'une approche

¹¹ Il parle d'apostasie de l'Église. Pour lui, sa référence est la succession apostolique anglicane hiérarchique. Elle participe de la même analyse qui a créé le monachisme ou l'ascétisme catholique. On se sanctifie en se séparant du monde (plutôt qu'en se gardant du mal dans le monde ou selon Calvin : en transformant le monde).

¹² L'ancien pasteur Fivaz avec lequel il avait collaboré s'était aussi rallié à Darby. L'action de Darby divisa encore plus les églises vaudoises dissidentes. Pour en rajouter, même une assemblée dissidente parmi les premières à Genève en fut affectée. En effet, le 3 mars 1842, 60 membres (hommes et femmes) de l'assemblée du Bourg-de-Four annoncèrent sans crier gare leur adhésion au darbyisme. Voir *A History of the Brethren Movement* par Roy Coad.

calvinienne qui voit le travail comme une vocation. Mais Darby n'est pas satisfait, il répond, défend sèchement ses principes; nouvelle réponse en 1844. Puis devant l'intransigeance de Darby, on juge inutile de continuer à en débattre avec lui. Pourtant, Lausanne demeure darbyste et la très grande majorité de ses pasteurs¹³, y compris Henri, le seront, mais dans une position modérée. On ne peut rien dire sur son épouse dont on perd la trace. Quelques-uns seulement sont restés méthodistes et quelques autres adhéreront à l'Église libre en 1847. Malgré tous ces soubresauts et ces difficultés, s'il y a une chose qui est maintenant globalement acquise, c'est la liberté religieuse dans le Canton; nous sommes loin des persécutions qu'Henri et François avaient connus 25 ans plus tôt.

On ne sait pas combien de temps Henri Olivier est resté le pasteur de la communauté de Saint-Pierre et comment elle l'a suivie dans son passage du méthodisme au darbyisme. On ne sait pas non plus quelle a été le cheminement de son épouse. On peut présumer que dans les deux cas, ils ont suivi le mouvement général. Il est cependant possible que son épouse soit décédée dans les années 1840 et qu'Henri se soit remarié par la suite.

Ces choix personnels ne l'empêchent pas de contribuer encore une fois à l'édition du Nouveau Testament, version de Lausanne. La première édition du Nouveau Testament était parue en 1839, la deuxième en 1849. Pas tout à fait satisfaits, des pasteurs voulurent en publier une édition revue. En 1856, ils mirent en place un comité préparatoire de quatre membres : Gaussen, Dapples, Burnier et Olivier. Deux mille petites corrections furent apportées souvent à l'unanimité du comité. La troisième édition qui voit le jour en 1859 est celle qui leur apparut la plus satisfaisante, bien meilleure que les deux précédentes. Henri avait préparé un *Dictionnaire harmonique et analytique du Nouveau Testament* basé sur cette troisième édition et offrait ainsi un guide détaillé à l'intention des pasteurs. Il le publia cette même année. Cette oeuvre laisse deviner chez lui une grande connaissance des textes bibliques et une certaine érudition.

En 1859, Henriette Feller, la directrice de la Mission de Grande-Ligne et de son collègue à Saint-Blaise, a profité d'un voyage des Lafleur en Suisse pour raison de santé pour les accompagner ; elle a pris une année de congé afin de revoir son pays et Lausanne. On sait qu'elle en a profité pour reprendre contact avec les Olivier. Cette remarque suppose que son épouse est encore vivante à ce moment-là, alors que d'autres l'ont donnée comme morte dans les années 1840. C'est ce qui nous fait penser qu'Henri s'était peut-être remarié.

À une date qui nous est inconnue, Henri Olivier a quitté les darbystes, même si son frère est demeuré du nombre, et ce dernier publiera divers textes sur le sujet tel en 1874, l'opuscule *Ressemblances et dissemblances*¹⁴, qui sont des réflexions sur les différents courants religieux qu'il a connus.

Après quelques années, au moment de la mort de son épouse¹⁵ dont nous ignorons la date exacte, il déménagea dans une des vallées du Piedmont (en Italie) où habitait une de ses nièces qui avait épousé un pasteur vaudois. Elle l'accueillit chez lui. Il revint pourtant en Suisse, semble-t-il. Déjà malade en 1861, il est décédé à Lausanne le 6 décembre 1864. Son cortège

¹³ Voir la liste dans Cart, p. 257.

¹⁴ Lausanne, Imprimerie Corbaz, 8 p.

¹⁵ Peut-être s'agit-il de sa deuxième épouse, possibilité déjà évoquée.

funèbre se mettra en marche le 9 décembre à partir de Beaulieu, alors une campagne proche de la ville qui regroupait des maisons assez cossues. Il a assez de notoriété pour que *La Gazette de Lausanne*, de façon tout à fait exceptionnelle compte tenu de ses habitudes de publication, invite parents et amis à suivre son convoi funèbre.

Sa correspondance avec M^{me} Feller a malencontreusement été détruite autour de ces années-là. Il nous faudrait des recherches plus précises à Lausanne pour en savoir davantage sur son évolution religieuse.

J. Wenger décrit Henri Olivier comme « probablement le plus talentueux et le plus populaire des pasteurs dissidents en Suisse¹⁶ ».

Revue le 30 octobre 2014

Jean-Louis Lalonde

(Voir aussi la version illustrée parue dans les *Bulletins* n° 34 et 35 de la Société.)

Sources

Lettres

Olivier, Henri et Jenny, « Adresse – poste restante, Montréal Bas-Canada 4 Décembre 1834 » reproduction de la lettre du couple Olivier à leurs parents en Suisse, *Aujourd'hui Credo*, juin-juillet 1992, p. 7-11.

Olivier, Henri et Jenny, « Lettre du Canada » (4 novembre 1834), Lausanne, *Feuille religieuse du Canton de Vaud*, 18 janvier 1835, p. 40-42 et 25 janvier 1835, p. 56-59.

Livres et articles anciens

***, « Canton de Vaud. Lausanne », Lausanne, *Feuille religieuse du Canton de Vaud*, 14 septembre 1834, p. 398-399.

***, « Mission vaudoise dans l'Amérique du Nord », *Feuille religieuse du Canton de Vaud*, Lausanne, 4 octobre 1835, p. 444-445.

***, « Nouvelles diverses », Lausanne, *Feuille religieuse du Canton de Vaud*, Lausanne, 26 juin 1836, p. 302.

Burckhardt, G. E. et R. Grundemann, *Les missions évangéliques depuis leur origine jusqu'à nos jours*, Lausanne, Georges Bridel Éditeur, 1884, t. 1, p. 231. (document en ligne)

Burnier, Louis, *La version du Nouveau Testament dite de Lausanne, son histoire et ses critiques*, Lausanne, Georges Bridel Éditeur, 1866, p. 9-23. (document en ligne)

Cart, J., *Histoire du mouvement religieux et ecclésiastique dans le canton de Vaud pendant la première moitié du dix-neuvième siècle*, Lausanne, Georges Bridel Éditeur, 1879, en 6 volumes, quelques centaines de références à François et Henri Olivier (document en ligne).

Cramp, J.M., *A Memoir of Mrs. Feller*, 1^{re} édition, Londres, 1876, 254 p. Traduction et appendice dans *Les mémoires de Madame Feller*, Saint-Romuald, Editions Beauport, 1990, 283 p. particulièrement les pages 25, 46, 69-81, 91, 96-7, 100-1, 235, 275. Voir aussi la version anglaise en ligne si on le désire.

¹⁶ Dans le *Calcutta Christian Advocate* du 18 novembre 1843, p. 353, cité par Timothy C. F. Stunt, in *Switzerland & Britain (1815-1835)*, 2000, 402 p.

Cyr, Narcisse, *Memoir of the Rev. C. H. O. Cote, M.D. with A Memoir of Mrs. M. Y. Cote, and a history of the Grande Ligne Mission*, Canada East, Philadelphie, American Baptist Publication Society, 1852, 144 p., sp. 95.
(Le Clere), *L'Ami de la religion et du roi*, *Journal ecclésiastique politique littéraire*, t. 62^e, Paris, Librairie ecclésiastique d'Adrien Le Clere & Cie, 1830, p. 424. (document en ligne)
Un Laïque, *Petite histoire des missions chrétiennes*, Paris, Société des missions évangéliques, 1923, p. 243-244.
Wyeth, Walter, *Henrietta Feller and the Grande Ligne Mission: A Memorial*, Philadelphie, W.N. Wyeth, 1898, 234 p., sp. 30, 39-47, 57-58 et 99.

Études plus récentes

Balmer, Randall Herbert, *Encyclopedia of Evangelicalism*, Baylor University Press, 2004, 776 p. à l'article "Olivier, Henri (1799-1864)", p. 509.
Duclos, R.-P., *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, Montréal, Librairie évangéliques, t. i, 1913, p. sp. p. 105-113.
Stunt, Timoty C. F., *From Awakening to Secession, Switzerland & Britain (1815-1835)*, Edimbourg, T&T Clark, 2000, xiii-402 p., spécialement p. 308.
Vogt-Raguy, Dominique, « Les communautés protestantes francophones au Québec, 1834-1925 », Bordeaux, thèse de doctorat de l'Université Michel-de-Montaigne, Bordeaux III, 1996, 1024 p. spécialement les p. 48-53, 97, 102, 115, 124, basées sur les rapports annuels de la Société des missions de Lausanne.
Wemyss, Alice, *Histoire du Réveil, 1790-1849*, Paris, Les Bergers et les Mages, 1977, 274p, spécialement les pages 156, 209.